REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

Revue historique des armées

266 | 2012
France-Canada

1914-1918 : la guerre des Canadiens-Français

1914-1918 : The War of French Canadians

Carl Pépin

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rha/7426
ISBN : 978-2-8218-1229-1
ISSN : 1965-0779

Éditeur
Service historique de la Défense

Édition imprimée
Date de publication : 15 mars 2012
Pagination : 29-39
ISSN : 0035-3299

Référence électronique
Carl Pépin, « 1914-1918 : la guerre des Canadiens-Français », *Revue historique des armées* [En ligne], 266 | 2012, mis en ligne le 17 février 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/rha/7426

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Revue historique des armées

1914-1918 : la guerre des Canadiens-Français

1914-1918 : The War of French Canadians

Carl Pépin

1 La guerre de 1914-1918 voit une participation accrue des Canadiens-Français (Québécois) par rapport aux conflits passés. En partie pour honorer des accords conclus avec la Russie et la France, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne en août 1914. Cette déclaration de guerre entraîne automatiquement le Canada, car en tant que colonie de l'Empire britannique, celui-ci n'est pas maître de sa politique étrangère. En revanche, le gouvernement canadien a la liberté de décider de la nature de sa participation militaire.

1914-1915 : l'enthousiasme de la mobilisation

2 La plupart des Canadiens, Français et Anglais ont accueilli le déclenchement de la guerre avec enthousiasme. C'est particulièrement le cas de ceux nés dans les îles Britanniques et qui se sont portés volontaires en grand nombre. En revanche, les Canadiens étaient divisés sur la nature de la contribution à une guerre menée à l'étranger. Sans doute dans l'effervescence du moment, en 1914, l'engagement des Canadiens ne faisait aucun doute, mais c'est la capacité du pays à fournir une aide immédiate qui devait faire défaut.

3 L'armée régulière compte un effectif d'à peine 3 000 hommes et quelque 70 000 réservistes, sur le papier [1]. Le premier effort de mobilisation est réalisé sous l'impulsion du ministère de la Milice, alors sous la direction du controversé Sam Hughes. Celui-ci met en place à la hâte un camp d'entraînement à Valcartier en septembre 1914, juste au nord de Québec. Il ordonne aux 30 000 premières recrues de s'y rendre pour un entraînement préliminaire. Toutefois, Sam Hughes est sévèrement critiqué. On lui reproche notamment d'avoir imposé aux soldats la carabine Ross [2], fabriquée à Québec, sans parler du chaos administratif dans la mobilisation canadienne, de même que l'habituel patronage dans

l'attribution des contrats militaires aux industriels et son ingérence dans la nomination des officiers.

4 En octobre 1914, un premier contingent de 32 000 hommes s'embarque pour la Grande-Bretagne. Ce contingent quitte le Canada à peine sept semaines après l'entrée du pays dans le conflit. La formation est composée à 70 % d'hommes nés dans les îles britanniques et récemment immigrés. Néanmoins, le corps des officiers est presque entièrement canadien et on note la présence d'environ 1 200 soldats canadiens-français [3]. Ces derniers ont, tout d'abord, été dispersés au sein d'unités anglophones. De plus, le ministre Hugues a écarté du contingent les rares officiers supérieurs francophones qui appartenaient à l'armée d'active. Le résultat est que ce contingent devient la première force canadienne mise sur pied, sans que l'on se préoccupe d'y assurer une juste représentativité canadienne-française.

Pourquoi un bataillon « canadien-français » ? La joute politique

5 Rappelons qu'au début du XX^{e} siècle, l'anglais est la langue de commandement et il n'y a que très peu d'officiers canadiens-français formés au Collège militaire royal de Kingston (le « Saint-Cyr canadien »). De plus, Hughes ne voit pas la nécessité de créer une unité francophone pour attirer des recrues du Québec.

6 Face à cet obstacle, une délégation de politiciens fédéraux et provinciaux, des membres du clergé ainsi que certains hommes d'affaires font du *lobbying* afin de forcer la levée d'un bataillon francophone. Appuyé par un pharmacien, le docteur Arthur Mignault (qui engage 50 000 dollars de sa fortune personnelle), le groupe argumente que l'unité nationale en temps de guerre est tributaire de l'intégration des Canadiens-Français et, particulièrement, de la formation d'un bataillon exclusivement francophone. Le 23 septembre 1914, dans une lettre adressée au Premier ministre Robert Borden, l'ancien Premier ministre Wilfrid Laurier explique que la formation d'une unité canadienne-française connaîtrait un franc succès au sein de la population francophone [4]. La proposition est retenue et le gouvernement donne officiellement son accord, le 20 octobre.

La naissance du 22^{e} bataillon (canadien-français)

7 Le 21octobre1914, le 22^{e}bataillon (canadien-français) fait son entrée officielle au sein de l'institution militaire canadienne. D'octobre1914 à mars1915, l'entraînement de l'unité s'effectue à Saint-Jean-sur-Richelieu, en banlieue de Montréal. Les problèmes logistiques du site de Saint-Jean, tel le manque d'espace et sa trop grande proximité avec les « douceurs » de Montréal (qui causeront de nombreuses désertions et d'autres cas d'indiscipline) amènent le colonel Frédéric Gaudet, le premier commandant du22^{e}, à demander à plusieurs reprises le transfert de son unité vers un site plus approprié pour parfaire son entraînement. Le 12mars1915, sa demande est enfin acceptée et l'unité est déployée à Amherst (Nouvelle-Écosse).

8 À son arrivée à Amherst, l'unité reçoit un accueil glacial. Il faut comprendre que dans ce contexte, une unité exclusivement francophone et méconnue de la population anglophone ne pouvait pas s'attendre à ce que les citoyens hôtes les acclament haut et

fort. L'attitude de la population locale avait en partie été alimentée par diverses rumeurs qui circulaient sur le comportement des militaires canadiens-français et leur supposé tempérament festif. Outre l'entraînement qu'il poursuit, le 22^{e}ne tarde pas à s'impliquer activement au sein de la communauté. Conséquemment, lors de son départ pour l'Angleterre, le 20mai1915, cette même population lui offre le plus vibrant salut, car nombreuses avaient été les collectes organisées par les soldats en vue d'aider des familles locales touchées par les difficultés économiques.

La traversée et l'arrivée au front

9 Le voyage en mer se passe sans problème pour les 1 200officiers et soldats du 22^{e} bataillon embarqués à bord du *Saxonia*. Pendant l'été 1915, le bataillon cantonne dans le sud-est de la Grande-Bretagne et s'entraîne sous une chaleur torride. À la fin de l'été, un ordre arrive et il est clair : départ pour la France. Débarqués à Boulogne-sur-Mer, les soldats du 22^{e}font une éreintante marche d'environ cinq jours pour arriver sur la ligne de tranchées le 20septembre, en Belgique, non loin de la frontière française. Intégré à la 5^{e}brigade de la 2^{e}division d'infanterie canadienne, le 22^{e} bataillon va connaître 38 mois de guerre au cours desquels il saura se distinguer en toutes circonstances.

10 La première année de guerre au front est un long et pénible apprentissage pour les soldats canadiens-français. De septembre1915 à mars1916, le 22^{e}occupe un secteur dans le saillant d'Ypres. Durant cette période relativement calme, le bataillon tient la ligne, mais il mène plusieurs raids. En février1916, le major Thomas-Louis Tremblay prend le commandement et est promu au grade de lieutenant-colonel. Il sera le commandant de cette unité jusqu'en août1918, jour où il prendra la direction de la 5^{e}brigade comme brigadier-général. Alors qu'il n'a que 30 ans, Tremblay est le chef et l'âme du 22^{e} bataillon. Il écrit dans son journal : « *Je comprends pleinement toute la responsabilité que comporte cette nomination... Mon bataillon représente toute une race, la tâche est lourde... Mes actes seront guidés par cette belle devise :* "Je me souviens". » [5]

Le coûteux apprentissage (1915-1916)

11 Il est cependant difficile de savoir si les Canadiens-Français étaient assez bien préparés lors de leur première affectation au front en 1915. Nombreux, par exemple, sont les problèmes générés par la carabine Ross, les cartouchières qui tombent, les canons en nombre insuffisant, tout comme les munitions. Les Canadiens-Français ne sont pas plus préparés à la guerre de tranchées qu'aux nouvelles tactiques qui émergent de l'expérience vécue sur le terrain.

12 Le début de l'année 1916 est une impasse. Les Canadiens prennent subitement conscience de toute la barbarie des combats. Les belligérants sont depuis longtemps établis dans un complexe système de tranchées humides et inconfortables. Les hommes y vivent pour se dissimuler et échapper au feu des mitrailleuses et de l'artillerie, qui balayent les champs de bataille. Une guerre d'usure s'en suit pendant plus d'un an et d'autres divisions canadiennes se joignent à la lutte. Les 3^{e} et 4^{e} divisions complètent la formation du corps expéditionnaire canadien (CEC), au cours de 1916.

13 À l'instar des combattants européens, les officiers et soldats canadiens-français expérimentent un long apprentissage de la guerre moderne. On a longtemps blâmé les

généraux britanniques qui commandaient les Canadiens, mais nombre d'officiers n'avaient aucune expérience militaire, surtout dans l'exécution de tâches d'état-major [6]. Aussi, la période de 1915 à 1917 fut extrêmement coûteuse pour le CEC. Le 22e bataillon n'y a pas échappé.

14 La première véritable bataille du 22e bataillon est défensive. Il s'agit de repousser un assaut allemand pendant les deux premières semaines de juin 1916 en Belgique. Le 15, le bataillon occupe une position au Mont-Sorrel, près d'Ypres. Cette première grande bataille défensive coûte au 22e plus de 140 tués et blessés en quelques heures.

Flers-Courcelette

15 Le 1er juillet 1916, les forces franco-britanniques lancent une offensive majeure sur le front de la Somme. Le 15 septembre, c'est au tour du corps canadien de prendre la relève d'une partie des troupes britanniques. Le 22e bataillon reçoit l'ordre d'attaquer un secteur délimité par les villages de Flers et de Courcelette, puis de prendre et de tenir cette dernière position. Ce sera l'une des plus grandes attaques du bataillon. En fait, il s'agit de sa première offensive d'envergure, qui débute exactement une année après son arrivée au front.

16 Le lieutenant-colonel Tremblay sollicite auprès du quartier-général de la brigade l'honneur pour son bataillon de mener l'assaut, sachant très bien que ce sera un massacre. En demandant de mener l'attaque sur Flers-Courcelette, Tremblay est déterminé à prouver la vaillance et la haute distinction de ses hommes. Après avoir transmis ses ordres, il prévient chacune de ses compagnies que : « (...) *ce village* [Courcelette]*, nous allons le prendre, et quand nous l'aurons pris, nous le garderons jusqu'au dernier homme. C'est notre première grande attaque ; il faut qu'elle soit un succès pour l'honneur de tous les Canadiens Français que nous représentons en France.* » [7]

17 Le 22e perd environ le tiers de ses hommes sous les tirs d'artillerie et de tireurs embusqués au cours d'une marche de quelques kilomètres d'Albert (Somme) vers l'est pour se rendre sur ses positions de départ. L'assaut débute à 18h10, le 15 septembre 1916, sous un intense et efficace barrage d'artillerie. Rapidement, le bataillon avance dans les ruines du village. Son arrivée coïncide avec la sortie des Allemands, qui s'étaient cachés dans leurs abris souterrains pendant le tir de barrage. Il s'ensuit un terrible combat au corps-à-corps à la baïonnette, au poing, à la pelle, qui dure au bas mot une quinzaine de minutes. Après trois jours d'âpres combats, nuit et jour, le bataillon atteint son objectif mais les pertes sont inquiétantes.

18 Des quelque 30 officiers et 800 hommes lancés à l'assaut, seulement 6 officiers (dont Tremblay) et 118 hommes reviennent « indemnes ». La majorité des journaux du monde entier ont rendu hommage à la bravoure des Canadiens-Français. Leur réputation est désormais établie [8]. Alors que le 22e bataillon panse ses plaies et ramasse armes et bagages, il reçoit l'ordre de se rendre à Vimy. Rares déjà sont les « vétérans » de 1914. Ils ont été remplacés par des renforts qui, eux aussi, ont dû apprendre la guerre de tranchées, à partir des précieux conseils de ceux qui avaient combattu à Courcelette.

L'hiver 1916-1917 : moral et réorganisation

19 Les dernières semaines de l'année1916 et la transition vers1917 sont difficiles pour les soldats canadiens-français du 22^{e}bataillon. Les plus anciens parmi eux sont en Europe depuis plus d'un an. Les recrues qu'a reçues le bataillon au lendemain des batailles de Courcelette et de la Tranchée Régina n'ont pas totalement satisfait les officiers de l'état-major.

20 Nombreux, en effet, ont été les problèmes d'indiscipline et les difficultés relationnelles entre anciens et nouveaux soldats. De surcroît, l'absence prolongée du lieutenant-colonel Tremblay, rentré en Angleterre pour raisons de santé, a affecté la cohésion de l'unité. Non pas que les officiers restés en France aient été mauvais – on pense entre autres à Arthur Dubuc, Georges Vanier – mais une reprise en main était nécessaire pour ramener l'esprit de corps en vue des prochaines batailles. L'hiver 1916-1917 a également été l'un des plus rigoureux en Europe de mémoire d'homme et la relative inaction dans les tranchées au cours de ces longs mois hivernaux a contribué à affaiblir l'efficacité opérationnelle du22^{e} bataillon. Début1917, Tremblay revient en France et reprend les rênes. Il doit préparer ses hommes pour un défi de taille : Vimy.

Vimy

21 C'est en octobre 1916 qu'est prise la décision de transférer tout le corps canadien (quatre divisions d'infanterie et unités de soutien) du front de la Somme vers le nord dans le secteur d'Arras, en avant de la crête de Vimy. Dans le cadre de l'offensive britannique d'Arras en avril de l'année suivante, le CEC doit s'emparer de la crête. Celle-ci est importante pour les Allemands qui l'ont investie dès le début de la guerre. En 1915, les Français tentent en vain de la reprendre, enregistrant des pertes de 100 000 hommes. Preuve de son importance stratégique, la crête constitue un observatoire par excellence. Avec des jumelles, on peut observer la région dans un rayon d'environ 35 km. Dans ce contexte, il faut que les Canadiens préparent et répètent soigneusement leur attaque. Par exemple, ont été reproduites des maquettes géantes du front d'assaut ; les troupes reçoivent des formations particulières, l'armement est adapté, etc.

22 À 5h30, le matin du 9 avril 1917, les quatre divisions canadiennes, avançant ensemble pour la première fois, prennent d'assaut la crête de sept kilomètres de largeur et s'en emparent, à l'exception de deux positions qui tombent trois jours plus tard. Lors de cette attaque, le 22^{e}bataillon, au grand dam de son commandant, agit en soutien direct des vagues d'assaut à quelques dizaines de mètres en arrière. La tâche des Canadiens-Français consiste à « nettoyer » les tranchées ennemies pour s'assurer qu'aucun fantassin adverse n'en ressorte et ne tire dans le dos des vagues d'assaut. Le bataillon capture ainsi cinq mitrailleuses et fait plus de 500 prisonniers. Durant sa participation à différents engagements dans ce secteur, le 22^{e} a beaucoup moins de pertes qu'à Courcelette ou à la Tranchée Régina. On recense à Vimy un peu moins d'une centaine d'hommes tombés du 9 au 12 avril 1917 [9].

23 Au même titre qu'à Flers-Courcelette, Vimy contribue également à raffermir la renommée du 22^{e}bataillon aux yeux de la population canadienne et d'une certaine presse. La bataille

de la crête de Vimy établit aussi la renommée de l'armée canadienne auprès de la communauté internationale.

1917 : le service militaire obligatoire

24 Pour comprendre le contexte dans lequel s'écoule l'année 1917 au Canada, ouvrons une brève parenthèse sur la question du service militaire obligatoire. Rappelons que les succès des Canadiens sur les champs de bataille d'Europe ont néanmoins coûté très cher en vies humaines, si bien que la lassitude et un certain écœurement de la guerre finissent par atteindre les Canadiens, en particulier la population civile.

25 Dès la fin de 1915, et malgré les vagues initiales de patriotisme partout au Canada, le recrutement volontaire décline dangereusement. En janvier 1916, le Premier ministre Robert Borden engage publiquement son gouvernement à envoyer 500 000 hommes outre-mer. Le problème est que ce nombre est presque impossible à recruter en ayant seulement recours à des volontaires au sein d'une population d'à peine huit millions d'âmes.

26 Par ailleurs, le recrutement est plus lent parmi les Canadiens-Français, chez qui n'existent pas ces liens du sang et de tradition les rattachant à la Grande-Bretagne. Suite aux pertes élevées et à la diminution des enrôlements volontaires, le gouvernement adopte en août 1917 la « loi du Service militaire», qui impose de fait la conscription. Le Canada français s'oppose farouchement à cette mesure, tout comme les groupes d'agriculteurs et d'ouvriers. Cette problématique cause de profondes divisions entre les Canadiens.

1917-1918 : dernières épreuves et armistice

27 À l'instar des peuples européens, les Canadiens ont aussi vécu une année 1917 pénible. Sans victoire en vue, les pertes sont effarantes et le Canada est au bord de la division sur la question de la conscription. En juin 1917, le lieutenant-général Arthur Currie devient le premier Canadien à commander le corps. En octobre et novembre de la même année, combattant sur de terrifiants champs de bataille dans la boue jusqu'à la taille, le corps canadien prend Passchendaele, mais perd 16 000 hommes, morts ou blessés [10]. Le 22e bataillon participe à quelques actions après Vimy. Il est à la cote 70 en août à l'est d'Arras et de Lens (lors de la poussée vers Douai), puis à Passchendaele. Dans les deux cas, l'unité est relativement épargnée et parvient à maintenir des effectifs raisonnables. Elle reçoit également des renforts de meilleure qualité.

28 Les perspectives d'une victoire des alliés semblent lointaines en ce début 1918. La chute de la Russie met un terme à la guerre à l'Est. L'armée allemande demeure une force redoutable et importante ; les Américains ont certes déclaré la guerre en avril 1917, mais ils sont peu présents sur le front. En clair, le début de 1918 signifie une chose pour les alliés : rester sur la défensive.

29 Ainsi, le seul moyen par lequel Currie peut obtenir des renforts après les saignées de 1917 consiste à dissoudre une 5e division qui était en formation en Angleterre. Les soldats rendus disponibles par cette dissolution servent à renforcer les unités existantes au front. Il apparaît clair aussi que si la guerre dure encore longtemps, par exemple jusqu'en 1919, il faudra recourir massivement aux conscrits.

30 La période de la fin de 1917 et des premiers mois de 1918 est une période de réorganisation en profondeur du corps canadien et le 22e subit le même traitement que les autres bataillons. Par exemple, l'entraînement devient intense et spécialisé, de nouvelles unités son créées et entraînées (notamment le corps de mitrailleurs mobiles) ; la tactique est adaptée aux conditions recontrées.

31 Dans ce contexte, au printemps et à l'été de 1918, les Allemands lancent une série d'offensives dans ce qui paraît être une dernière tentative pour gagner la guerre. Au cours de cette période agitée, le général Currie doit insister auprès du maréchal Douglas Haig, le commandant des forces britanniques, pour préserver l'unité du corps canadien, et éviter ainsi que ses divisions ne servent à boucher, ici et là, les trous sur la ligne de front.

32 Même lorsqu'il n'est pas à l'assaut, le 22e connaît des moments difficiles, lorsqu'il s'agit simplement de tenir son secteur du front. C'est le cas notamment des événements survenus dans la nuit du 8 au 9 juin 1918, dans la région d'Amiens. On parle ici d'un incident qui met en scène un caporal jusque-là discret et commandant une section de mitrailleurs. Son nom : Joseph Kaeble.

Exemples de faits d'armes

33 Le caporal Kaeble est l'exemple parfait du soldat censé représenter l'esprit et l'âme du 22e . C'est un homme calme et posé. Dans la soirée du 8 juin 1918 à 21h45, un calme anormal règne sur le secteur de front tenu par le bataillon. Le soleil s'apprête à se coucher et il fait chaud. Kaeble et sa section de mitrailleurs tiennent leur bout de tranchée, comme il se doit.

34 Soudainement, l'ennemi se manifeste. Après un violent barrage d'artillerie qui dure 45 minutes, Kaeble se redresse péniblement, dans ce qui reste de sa tranchée. Il constate qu'autour de lui tous les soldats de sa section sont morts ou blessés. N'ayant pas le temps de s'apitoyer, ni de faire le bilan des dégâts, et encore moins d'aller quémander des renforts au bataillon (avec lequel il perd contact), il doit prendre une décision. Il a devant lui l'armée allemande qui avance au pas de charge. Combien sont-ils ? Au moins 50, peut-être 100.

35 Au poste défendu par la section de mitrailleuses du caporal Kaeble, la résistance est héroïque. Le caporal Kaeble saute par-dessus le parapet et tient son fusil-mitrailleur Lewis à la hanche. Il tire au moins 20 chargeurs de 47 cartouches en direction des rangs ennemis. Bien que plusieurs fois blessé par des fragments d'obus et de bombes, il ne cesse de tirer et c'est ainsi que, par sa détermination, il arrête l'offensive ennemie.

36 Finalement, tout en continuant de tirer, il tombe à la renverse dans la tranchée, mortellement blessé. Étendu sur le dos, il tire ses dernières cartouches par-dessus le parapet vers les Allemands en train de regagner leurs lignes. Transporté à l'hôpital, le caporal Joseph Kaeble meurt de ses blessures le lendemain soir. Il est décoré de la croix de Victoria, la plus haute distinction militaire britannique. Il est le premier soldat canadien de langue française à recevoir cet honneur [11].

37 Cet événement somme toute isolé met en relief l'horreur des combats qu'endurent les soldats du 22e bataillon en1918. En compagnie de divisions britanniques, australiennes et françaises, les Canadiens lancent au mois d'août une offensive majeure devant la ville d'Amiens. À ce stade, le corps canadien est le fer de lance de la contre-offensive générale

planifiée par les alliés après l'échec des assauts allemands des mois précédents. La période d'août à novembre1918 voit les alliés réaliser des gains de terrain impressionnants en battant méthodiquement les armées allemandes.

38 L'une de ces batailles est celle d'Amiens. Le 8août 1918, le 22e bataillon participe à la prise de cette ville par le corps canadien. En fait, il s'agit de regagner le terrain perdu au printemps par l'armée britannique. Dans le cadre de cet objectif global, la mission initiale du bataillon consiste à dégager les villages entourant Amiens. Le 22edispose pour cette offensive de sept chars d'assaut. Ceci doit être le début de la grande offensive qui mettra fin à la guerre.

39 Cet affrontement donne au lieutenant Jean Brillant l'occasion de s'illustrer. Le 8 août, au tout début de l'avance, voyant qu'une mitrailleuse tient en échec le flanc gauche de sa compagnie, il se précipite seul vers elle, s'en empare et tue deux mitrailleurs. Bien que blessé au bras gauche, il refuse de se faire évacuer et revient au combat le lendemain. Commandant cette fois deux pelotons au cours d'un combat à la baïonnette et à la grenade, il ne capture pas moins de 15 mitrailleuses et fait 150prisonniers.

40 Blessé à cette occasion à la tête, il refuse une fois de plus de quitter son poste. Peu après, il mène une charge contre un canon de quatre pouces qui tire de plein fouet sur son unité. Atteint cette fois au ventre par des éclats d'obus, il poursuit tant bien que mal son avance vers la pièce convoitée. Épuisé, il s'écroule finalement pour ne plus se relever. S'accrochant à la vie dans un hôpital de campagne durant quelques heures, il meurt le 10 août 1918 à l'âge de 28ans. Par sa bravoure exceptionnelle dans l'accomplissement de son devoir, le lieutenant Brillant est décoré, à titre posthume lui aussi, de la croix de Victoria. Au cours de cette bataille d'Amiens, le 22e bataillon perd septofficiers et environ 260hommes [12].

Ligne Hindenburg et canal du Nord

41 Le succès de l'offensive d'Amiens convainc le maréchal Douglas Haig qu'il est temps de lancer une attaque globale contre l'ennemi. Il faut briser la ligne Hindenburg et ouvrir la route vers l'Allemagne.

42 Au lendemain de la bataille d'Amiens, le 22e bataillon apprend une bonne et une mauvaise nouvelle, selon le point de vue. Son commandant, le lieutenant-colonel Tremblay, vient d'être promu au rang de brigadier-général. Il devient ainsi le seul Canadien-Français et le plus jeune général de toutes les armées britanniques en Europe. La mauvaise nouvelle : l'unité perd un chef hors pair. Tremblay commande désormais la 5e brigade d'infanterie qui comprend les 22e(Canadien-Français), 24e (*Victoria Rifles*), 25e(*Nova Scotia*) et 26e(New Brunswick) bataillons. C'est dans ce contexte que le 27 août 1918, la brigade de Tremblay (2e division) reçoit l'ordre de prendre d'assaut la terrible ligne Hindenburg. L'attaque débute à 10h, en plein jour, devant des positions ennemies presque intactes. Le 22e mène la charge, bien qu'à ce moment il soit un bataillon fatigué physiquement et mentalement. Ce n'est plus que la même unité qui avait mené l'assaut à Courcelette deux ans auparavant.

43 Le 22e perce les lignes ennemies à Chérisy non loin d'Arras, au prix de lourdes pertes. Pendant l'opération, il perd ses 23 officiers. Le major Arthur Dubuc est mortellement touché et le major Georges Vanier perd une jambe. Lorsque le dernier officier tombe (le médecin du bataillon Albéric Marin), le sergent-major de compagnie Joseph Pearson

prend alors le commandement et poursuit le combat. Au moment de la relève, le 29 août, il ne reste que 39 des 650 hommes [13]. Entre les mois d'août et de novembre 1918, le corps canadien ne connaît pratiquement aucun répit. C'est ce qu'on appelle la campagne des « Cent Jours ». Un soldat canadien sur cinq tombe au cours de cette période. Lors des premiers jours de la campagne, le corps canadien enregistre un taux de pertes d'environ 45 %.

44 Au cours des « Cent Jours », le corps canadien subit, en chiffres absolus, plus de pertes que lors de toute la campagne du nord-ouest de l'Europe en 1944-1945, qui durera alors onze mois, de la Normandie à l'Allemagne. L'une des causes principales de ces pertes très élevées est due au fait que la guerre de mouvement a repris à partir du mois d'août 1918, les tranchées étant moins nombreuses pour protéger les soldats.

Bilan d'une guerre

45 Pour une nation de huit millions d'individus, l'effort de guerre du Canada peut être considéré comme remarquable. Il faut en effet comparer les chiffres suivants : plus de 600 000 hommes se sont enrôlés, environ 65 000 ont été tués et 180 000 ont été blessés. Même si la guerre a divisé la nation canadienne au sujet de la conscription et de la nature de l'effort de guerre à fournir, elle a néanmoins permis au Canada de progressivement renforcer son autonomie sur la scène internationale. En 1919, le Canada signe le traité de Versailles qui met officiellement fin à la guerre et se joint en tant que pays autonome à la Société des Nations nouvellement créée.

46 Au cours de la Première Guerre mondiale, le 22^{e}bataillon eut à mener deux combats. D'une part, contre l'ennemi allemand et, d'autre part, pour obtenir la reconnaissance de sa vaillance et le respect de tous. En effet, le 22^{e} a été un bataillon souvent surveillé, réprimandé et critiqué car il était la seule unité de langue française dans toute l'armée britannique. Par conséquent, les officiers, sous-officiers et soldats du 22^{e}bataillon ont constamment été amenés à défendre l'honneur de l'unité et de la collectivité qu'ils représentaient. Les faits d'armes du 22^{e} bataillon au cours de la Première Guerre mondiale ont été nombreux et glorieux. Le 22^{e}s'est vu accorder pas moins de 18honneurs de batailles sur son drapeau. Mais le bilan a été lourd : 1 000morts et 3 000blessés [14]. Au début de1919, l'unité se trouve dans la région de Bonn et rentre au Canada, en mai. Elle est aussitôt dissoute.

NOTES

1. NICHOLSON (G.W.L.), *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919 : histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 1963, p. 16.

2. Trop lourde, trop longue et se bloquant régulièrement.

3. GAGNON (Jean-Pierre), « Les soldats francophones du premier contingent expéditionnaire du Canada en Europe », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 40, n° 157, 1990, p. 83-84.

4. GAGNON (Jean-Pierre), *Le 22e bataillon (canadien-français) 1914-1919 : étude sociomilitaire*, Ottawa et Québec, Les Presses de l'université Laval en collaboration avec le ministère de la Défense nationale et le Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1987, p. 31.
5. BERGERON (Alain M.), *Capitaine-abbé Rosaire Crochetière : un vicaire dans les tranchées*, Sillery (Québec), Éditions du Septentrion, 2002, p. 51.
6. Sur les officiers canadiens pendant la guerre de 1914-1918, voir : MORTON (Desmond), *When Your Number's Up: The Canadian Soldier in the First World War*, Toronto, Random House of Canada Ltd., 1993, chapitre 5.
7. BERGERON (Alain M.), *op. cit.*, p. 60.
8. Sur la symbolique que revêt la bataille de Courcelette, voir le journal de guerre de Thomas-Louis Tremblay, *Journal de guerre, 1915-1918*. Texte inédit, établi et annoté par Marcelle Cinq-Mars, Outremont, Athéna Éditions, 2006, p. 150-166.
9. PELLETIER-BAILLARGEON (Hélène), *Olivar Asselin et son temps. Le volontaire*, Québec, Éditions Fides, 2001, p. 139.
10. FREEMAN (Bill) et NIELSEN (Richard), *Far from Home: Canadians in the First World War*, McGraw-Hill & Ryerson Ltd., 1999, p. 148.
11. Sur les récipiendaires canadiens-français de la croix de Victoria, voir : PÉPIN (Carl), « Croix de Victoria : récipiendaires canadiens-français », Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française. En ligne : http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-418/Croix%20de%20Victoria%20:%20r%C3%A9cipiendaires%20canadiens-fran%C3%A7ais
12. *Ibid.*
13. LITALIEN (Michel), *Écrire sa guerre. Témoignages de soldats canadiens-français (1914-1919)*, Outremont, Éditions Athéna, 2011, p. 231.
14. Sur le bilan estimé des pertes, voir le site officiel du Royal 22e Régiment : http://www.r22er.com/

RÉSUMÉS

Seule unité d'infanterie de langue française au sein du corps d'armée canadien et de l'armée britannique, le 22e bataillon (canadien-français)combattit dans les tranchées de France et de Belgique de 1915 à 1918. Au cœur des plus importantes batailles telles la Somme, Vimy, Passchendaele et Amiens, il su se distinguer en toutes circonstances. Représentatif de l'expérience québécoise de la guerre de 1914-1918, l'histoire du 22edemeure encore aujourd'hui un sujet peu connu du grand public.

The only French-language infantry unit in the Canadian Corps and the British Army, the 22nd Battalion (French Canadian) fought in the trenches of France and Belgium from 1915 to 1918. In the heart of the most important battles such as the Somme, Vimy, Passchendaele and Amiens, it distinguished itself in all circumstances. Representing the Quebec experience in the war of 1914-1918, the history of the 22nd still remains a subject unknown to the general public.

INDEX

Mots-clés : Canada, Grande-Bretagne, Première Guerre mondiale

AUTEUR

CARL PÉPIN

Docteur en histoire (sa thèse portait sur Les relations franco-québécoises pendant la Grande Guerre), il a enseigné l'histoire militaire aux universités Laval (Québec) ainsi qu'au Collège militaire royal du Canada. Il vit à Toronto, où il travaille comme chercheur principal à l'Institut Historica-Dominion.